

## XVI

## ZICHY

Si vous vous promenez à Saint-Pétersbourg, sur la Perspective Newski, et il est aussi difficile de l'éviter qu'étant à Venise de ne pas aller sur la place Saint-Marc, à Naples, dans la rue de Tolède, à Madrid, Puerta del Sol, chez nous, boulevard des Italiens, vous remarquerez sans aucun doute le magasin de Beggrow. A cette place, le trottoir est toujours encombré de curieux qui contemplent les tableaux, les aquarelles, les gravures, les photographies, les statuettes, et jusqu'aux boîtes de couleurs, souvent par un froid de sept ou huit degrés. Au-dessus du groupe la vapeur des haleines se condense en nuage et forme là comme un brouillard permanent; vous y mêlerez à coup sûr la fumée de votre souffle, attendant pour arriver à la vitrine la survivance d'un spec-

tateur qui se rappelle tout à coup et fort à propos qu'il a affaire à l'autre bout de la ville par delà le pont d'Anischkoff, dans la Ligowka, ou de l'autre côté du fleuve à la dernière Perspective de Wasili-Ostrow. Mais, si vous n'êtes pas encore bien acclimaté et que la rigueur de la température vous effraye, tournez hardiment le bouton de la porte et pénétrez sans crainte dans le sanctuaire. Beggrow est un jeune homme aux manières accomplies, un parfait gentleman, qui, n'achetez-vous rien, vous recevra avec une politesse exquise et vous montrera complaisamment ses richesses. L'artiste, l'homme du monde, l'homme de lettres, l'amateur, entrent chez lui comme on entre à Paris chez Desforges; l'on y feuillette les albums, on y regarde les gravures récemment arrivées, l'on y fait de l'esthétique et l'on y apprend les nouvelles de l'art.

Un jour que nous étions là, examinant des épreuves héliographiques, une grande aquarelle posée dans un angle, sur un chevalet, attira impérieusement nos regards par son aspect chaud et brillant, quoique déjà le crépuscule affaiblit la clarté; mais souvent les peintures, surtout lorsqu'elles sont bonnes, ont à cette heure-là des phosphorescences magiques. On dirait qu'elles re-

tiennent et concentrent un moment la lumière qui va les quitter.

Nous nous approchâmes et nous trouvâmes en face d'un chef-d'œuvre qu'il nous était impossible d'attribuer à aucun maître connu et que tous auraient été fiers de signer. Ce n'était pas Bonnington, ce n'était pas Louis Boulanger, ce n'était pas Eugène Lami, ni Cattermole, ni Lewis, ni E. Delacroix, ni Decamps, ni aucun de ceux qui transportent dans l'aquarelle la force et la richesse de l'huile; c'était une manière toute neuve, un faire tout à fait original, une surprise, une découverte, un cru non classé du terrain de l'art, égal aux plus célèbres, d'une séve, d'un bouquet, d'un goût insolite, mais exquis.

Cela représentait une orgie florentine au seizième siècle. De vieux seigneurs, libertins émérites, anciens débris d'élégance, achevaient de souper avec de jeunes courtisanes. Sur la table pillée et ravagée brillaient des aiguères, des vases, des drageoirs, des boîtes à épices de Benvenuto Cellini, des restes de vins mettaient des rubis ou des topazes dans les flacons et dans les coupes; des fruits avaient roulé, parmi quelques feuilles, de leurs plateaux émaillés. Au fond s'entrevoyaient, dans une ombre transparente qui con-

centrait la lumière sur les groupes de figures, des fresques ou des tapisseries demi-éteintes, des buffets, des dressoirs, des cabinets sculptés, trahissant leur relief par quelque filet bleuâtre. D'amples rideaux de brocatelle cassaient puissamment leurs plis ramassés avec des tons d'une richesse chaude et sourde, et les compartiments du plafond s'enchevêtraient, faisant deviner, plutôt qu'ils ne les montraient, leurs arabesques dorées et peintes. Les figures, par l'aisance de leurs mouvements, la variété de leurs attitudes, leurs poses prises au vol, leurs raccourcis pleins de hardiesse, le jet libre et pur de leur dessin, accusaient un talent sûr de lui-même depuis longtemps, nourri de fortes études, ayant le sens de la grande peinture et pliant le corps humain sous tous les aspects, même ceux que le modèle ne saurait donner avec cette facilité puissante qui n'appartient qu'aux véritables maîtres. Les jeunes femmes, dans leur folle toilette un peu saccagée, riaient et se renversaient, déployant la gaieté factice de la courtisane, et ne s'opposaient qu'à demi à des entreprises qu'elles savaient sans danger; sous le fard et le rire d'emprunt perçaient pourtant la fatigue, le dégoût et l'ennui. L'une, un peu détournée, semblait rêver à son jeune amant, ou à ses

années d'innocence, l'autre paraissait, dans son abandon ironique, avoir une envie folle d'arracher la perruque au libertin suranné, péniblement agenouillé à ses pieds avec une galanterie d'un autre temps; mais la puissance du fauve métal domptait et matait toutes ces fantaisies, et, à leurs poses complaisantes pleines d'une déférence secrète, on voyait que des femmes de cette sorte, fussent-ils vieux et laids, ne trouvent jamais complètement ridicules des hommes riches. Au reste, les seigneurs, malgré les flétrissures de l'âge et de la débauche, rendues plus visibles peut-être par les efforts faits pour les dissimuler, avaient encore grande mine sous leurs vêtements d'une élégance outrée, qui rappelaient les beaux costumes de Vittore Carpaccio, et dont la coupe juvénile se déformait sur des corps délabrés, des membres osseux ou alourdis. Dans leurs rides plâtrées se lisait plus d'une pensée profonde digne de Machiavel, et la satisfaction méchante du vieillard blasé, profanant à prix d'or les délicates fleurs de la beauté et de la jeunesse. Quelques-uns semblaient heureux comme des limaces sur des roses; d'autres confessaient, par leur air morne, l'irréparable tristesse de la nature épuisée, s'abattant sous le vice; et tout cela d'une couleur, d'un es-

prit, d'une touche, d'une science à émerveiller; avec une pointe légère de caricature arrêtée à temps, car la peinture est chose sérieuse, et une grimace immobile devient bientôt insupportable.

Dans un coin de ce chef-d'œuvre était écrit un nom bizarre, à configuration hongroise, à résonance italienne : Zichy.

Comme nous exprimions chaleureusement notre admiration, Beggrow nous répondit simplement : « Oui, c'est de Zichy, » trouvant tout naturel que Zichy fit une aquarelle magnifique, et il nous ouvrit un carton qui contenait plusieurs sépias du jeune maître, d'un caractère si varié, si opposé, qu'on eût pu les attribuer facilement à des mains diverses.

C'était d'abord une scène de l'effet le plus pathétique et le plus navrant : une pauvre famille perdue dans la steppe; au pied d'un bloc de glace, épuisée de fatigue, saisie de froid, flagellée du vent, aveuglée de neige, une malheureuse femme a cherché un temporaire et insuffisant abri. A cette irrésistible envie de dormir qui est plutôt la congélation que le sommeil, et dont on est pris par les froids intenses, a succédé la mort; le nez se pince, les paupières se convulsent, et la bouche figée dans l'expiration suprême a rendu un der-

nier souffle glacé aussitôt. Près de la mère est étendu un petit enfant mort, à demi enveloppé d'un haillon, et dessiné en raccourci par la tête avec une hardiesse et un bonheur incroyables. Un jeune garçon de treize ou quatorze ans, plus robuste, et dont le jeune sang vivace a mieux résisté à la fatale torpeur, s'inquiète et s'empresse autour de sa mère; effaré, éperdu, avec une tendresse passionnée et une terreur folle, il l'appelle, il la secoue, il tâche de l'éveiller de ce sommeil obstiné qu'il ne comprend pas. On sent qu'il n'a jamais vu mourir, et pourtant à son épouvante intime, à son horreur secrète, on devine qu'il a flairé la mort. Tout à l'heure cette mère adorée lui fera peur comme un spectre, au corps se sera substitué le cadavre, mais bientôt le blanc linceul aura tout recouvert.

Puis c'était une dogaresse près de son Marino Faliero, écoutant avec un intérêt rêveur un jeune virtuose jouant du tympanon devant elle dans un riche appartement vénitien, s'ouvrant sur un balcon à colonnettes et à trèfles, de style lombard ou moresque. Zichy, comme Gustave Doré, possède un vif sentiment du moyen âge; il en sait l'architecture, l'ameublement, l'armurerie, le costume, le galbe, et il le reproduit non pas par un pénible

travail archaïque, mais d'une manière libre et légère, comme si les modèles posaient devant ses yeux, ou qu'il eût vécu avec eux dans une familiarité intime. Il n'en fait pas ressortir, comme Doré, l'élément grotesque et fantastique, il en rend plus volontiers le côté élégant, en évitant toutefois le genre troubadour et chevaleresque à la Marchangy.

Un troisième dessin nous dérouta complètement. Les deux premiers rappelaient, l'un la sentimentalité pathétique d'Ary Scheffer et d'Octave Tassaërt, l'autre les eaux-fortes de Chassériau sur *le More de Venise*, et ni l'un ni l'autre ne ressemblaient à la grande aquarelle de l'orgie florentine. Celui que nous avons sous les yeux nous fit l'illusion d'une des meilleures, des plus vives et des plus spirituelles sépias de Gavarni. C'était un officier de spahis ou de chasseurs d'Afrique au moment de rejoindre, et recevant avec la plus martiale indifférence les adieux d'une beauté trop tendre qui lui pleurait et lui sanglotait sur l'épaule dans une pose de douleur bien faite pour toucher; le spahis, Ulysse toujours en partance et habitué aux plaintes des Calypso délaissées dans les îles des garnisons, subissait la tiède rosée de larmes comme la pluie dans le dos, d'un air ennuyé, pa-

tient et morne, faisant tomber de l'ongle de son petit doigt la cendre blanche formée au bout de sa cigarette, et courbait son pied en dedans comme un homme qui n'a plus aucun souci de l'élégance. On ne saurait imaginer l'esprit, la finesse et le peyllant de ce léger lavis, fait au bout du pinceau avec une incroyable certitude de main sur le premier bout de papier-torchon venu.

De Gavarni nous sautons à Goya, le fantasque auteur des *Caprices*, dans *la Nuit de Noce*, autre dessin de Zichy. Un vieillard a épousé une belle jeune fille pauvre, et l'heure du coucher venue, l'époux se défait pièce à pièce, non-seulement de ses habits, mais de plusieurs portions de son corps. La perruque enlevée laisse briller un crâne chauve et poli comme celui que les trappistes usent sous leurs doigts; l'œil de verre, placé dans une coupe d'eau, produit cette cavité noire où le ver du sépulchre file sa toile; le râtelier, jeté sur la table de nuit, fait hideusement grincer ses fausses mâchoires et simule le ricanement déchaussé de la mort. Rien n'est plus effrayant que ce rire osanore, séparé de la tête, débridé de lèvres et s'égayant tout seul dans un coin. Il fait penser à cette terrible vision d'Edgard Poë, « les dents de Bérénice. »

La pauvre enfant, qui croyait n'avoir épousé qu'un vieillard et qui surmontait ses répugnances virginales en pensant à une vieille mère rendue à l'aisance, à une sœur plus jeune sauvée du vice, recule d'épouvante à la vue de ce spectre osseux et plus que mûr pour les hôtes de la tombe, qui tend vers elle des mains goutteuses tremblantes de luxure et de sénilité. Elle a sauté à bas du lit, et le reflet de la lampe trahit dans le nuage d'une chemise en batiste les purs et suaves contours de son corps charmant, baigné d'une ombre pudique qui pourtant n'en laisse perdre aucune beauté. — Ce que, sous une autre main, l'idée d'un « coucher de mariée » pourrait avoir de vulgaire, disparaît ici derrière la sombre fantaisie des détails et la puissante originalité de l'effet. — Si, pour donner l'idée d'un peintre inconnu à Paris, nous avons été obligé de chercher des analogues, ne croyez pas pour cela au pastiche, à la copie, à l'imitation. Zichy est une nature géniale qui tire tout d'elle-même; il n'a jamais rencontré dans les sentiers de l'art les maîtres auxquels on pourrait croire qu'il ressemble. Quelques-uns de ces noms ne sont pas même parvenus jusqu'à lui.

— Comment se fait-il, disions-nous à Beggrow, que Zichy n'ait rien envoyé à l'Exposition univer-

selle, que nous n'ayons vu aucune composition de lui gravée, ni jamais rencontré un de ses tableaux ou de ses dessins dans aucune collection? La Russie jalouse garde donc pour elle seule le secret et le monopole de ce talent si fin, si neuf, si étrange?

— Oui, nous répondit tranquillement Beggrow, Zichy travaille beaucoup pour la cour et pour la ville; aucun de ses dessins ne reste longtemps dans ma boutique, et si vous en avez vu quelques-uns réunis, c'est un hasard. Les cadres n'étaient pas prêts. *L'Orgie florentine* sera enlevée ce soir, et vous êtes entré fort à propos.

Nous sortîmes du magasin, et comme La Fontaine qui, émerveillé d'une lecture récente de Baruch, arrêta tout le monde en disant; « Avez-vous lu Baruch? » nous commençons toutes nos conversations par cette phrase: « Connaissez-vous Zichy? »

— Certainement, nous répondait toujours l'interlocuteur, et un jour M. Lwoff, directeur du Conservatoire de dessin, nous dit: Si vous désirez le connaître vous même, c'est un plaisir qu'on peut vous procurer.

Il existe à Saint-Pétersbourg une sorte de club qu'on appelle « la Société du vendredi; » elle est composée d'artistes, et se réunit, comme son nom

l'indique, le vendredi de chaque semaine; elle n'a pas de local particulier, et chaque membre reçoit à tour de rôle les confrères jusqu'à ce que la liste des noms soit épuisée; alors l'évolution recommence.

Des lampes à manchon sont rangées sur une longue table couverte de papier vélin ou torchon, de cartons tendus, de crayons, de pastels, de godets d'aquarelle, de sépia, d'encre de Chine, et, comme dirait M. Scribe, « de tout ce qu'il faut pour dessiner. » Chaque *vendredien* prend place et doit exécuter dans sa soirée un dessin, croquis, lavis ou pochade, qui reste à la Société et dont la vente ou la mise en loterie forme un fonds de secours pour les artistes malheureux ou en état de gêne momentanée; des cigares et des papyros (on nomme ainsi les cigarettes à Saint-Pétersbourg) hérissent, comme les flèches hérissent les carquois, des cornets de bois sculpté ou de terre vernissée, posés entre les pupitres, et chacun, sans interrompre son travail, tire à lui soit un havane, soit un papyros dont la fumée estompe bientôt le paysage ou la figure en voie d'exécution. Des verres de thé circulent avec quelques petits-fours; on avale à petites gorgées la boisson brûlante et l'on se repose un peu en causant. Ceux qui ne se

sentent pas bien inspirés se lèvent et vont voir l'ouvrage des autres, et souvent reviennent à leur place comme piqués d'émulation et illuminés d'une lueur soudaine.

Vers une heure du matin l'on sert un léger souper où règne la cordialité la plus franche et qu'animent des discussions d'art, des récits de voyage, d'ingénieux paradoxes, de folles plaisanteries ou quelques-unes de ces charges, caricatures parlées plus vraies que les comédies, dont l'observation perpétuelle de la nature donne le secret aux artistes, et qui provoquent des rires irrésistibles, puis chacun se retire, ayant fait une bonne œuvre, — quelquefois un chef-d'œuvre, — et s'étant amusé, ce qui est rare. Nous voudrions bien voir s'établir une semblable société à Paris, où les artistes, en général, se voient si peu et ne se connaissent presque que par les rivalités.

On nous fit l'honneur de nous admettre dans la Société du vendredi, et c'est à une de ses réunions que nous vîmes Zichy pour la première fois.

Le vendredi avait lieu ce soir-là dans Wassill-Ostroff, chez Lavezzari, un peintre cosmopolite, qui a tout vu et tout dessiné. Des aquarelles où nous reconnaissons l'Alhambra, le Parthénon, Venise, Constantinople, les pylones de Karnac, les

tombeaux de Lycie, couvraient les murs quelquefois à demi cachés par les gigantesques feuilles des plantes tropicales dont la température de serre chaude qui règne dans les appartements permet en Russie d'orner les intérieurs.

Un jeune homme de trente ou trente-deux ans, aux longs cheveux blonds, retombant en boucles désordonnées, aux yeux d'un gris bleuâtre, pleins de feu et d'esprit, à la barbe claire et légèrement frisée, aux traits agréables et doux, était debout près d'une table, disposant son papier, ses pinceaux à lavis et son verre d'eau; il répondait avec un rire argentin, un vrai rire d'enfant, à une plaisanterie que venait de lui adresser un de ses camarades. C'était Zichy.

On nous présenta. Nous lui exprimâmes de notre mieux la vive admiration que nous inspiraient *l'Orgie florentine* et les dessins de lui que nous avions vus chez Beggrow. Il nous écoutait avec un air de plaisir visible, car il ne pouvait mettre notre sincérité en doute, mêlé d'une surprise modeste qui n'était pas jouée, à coup sûr. Il semblait se dire : « Suis-je en effet un si grand homme que cela ? » non pas que Zichy n'ait la conscience de son talent, mais il n'y attache pas l'importance qu'il devrait. Il croit facile ce qu'il

fait facilement, et il s'étonne un peu de ce qu'on s'extasie sur une chose qui ne lui a coûté que trois ou quatre heures de travail, tout en fumant et en causant. Un trait de génie n'est pas bien long à donner — quand on a du génie, et Zichy en a.

Il nous fit la galanterie d'improviser une composition sur un sujet tiré du *Roi Candaule*, une nouvelle antique de nous qui a déjà eu l'honneur d'inspirer une statue à Pradier et un tableau à Gérôme. L'instant choisi était celui où Nyssia, ne pouvant supporter que deux mortels vivants connaissent le secret de ses charmes, introduit Gygès dans la chambre nuptiale et dirige le poignard sur la poitrine du roi endormi. Sous la main sûre et rapide de l'artiste un splendide intérieur gréco-asiatique se créait comme par enchantement. L'Héraclide aux muscles d'athlète s'était déjà affaissé sur les coussins, et Nyssia, mince et blanche comme une statuette taillée dans une colonne de marbre de Paros, laissait tomber son dernier vêtement, geste voluptueux, rendu terrible par sa signification, car il est le signal convenu du meurtre; le doriphore Gygès s'avancait à pas de tigre, serrant convulsivement la froide lame contre sa poitrine. Le crayon courait sans hésitation, comme s'il eût copié un modèle invisible.

Pendant ce temps, les autres *vendrediens* travaillaient aussi avec une ardeur et une prestesse étonnantes : Svertchkoff dessinait aux crayons de couleur un cheval reposant amicalement sa tête sur le col de son compagnon. Comme Horace Vernet, comme Alfred de Dreux, comme Achille Giroix, Svertchkoff excelle à faire jouer des moires sur la croupe satinée des chevaux de race; il connaît admirablement les ressorts de leurs jarrets nerveux; il sait entrelacer les veines sur leur col fumant, faire jaillir le feu de leurs prunelles et de leurs narines; mais il a un faible pour le petit cheval de l'Ukraine, échevelé, velu, inculte, pour le pauvre cheval du moujik; il le peint attelé au rosposnik, au télègue ou au traîneau, tirant dans la glace ou dans la neige, par les bois de sapins dont les frimas courbent les branches. On sent qu'il aime ces braves animaux, si sobres, si patients, si courageux, si durs à la fatigue; il est le Sterne de ces bonnes bêtes, et la page du *Voyage sentimental* sur l'âne qui mange une feuille d'artichaut n'est pas plus touchante que tel de ses croquis. Nous retrouvâmes là, en train de faire bouillonner contre des rochers les eaux écumeuses d'une petite cascade à la sépia, un vieil ami à nous, Pharamond Blanchard, que nous n'avons

jamais vu à Paris, et avec qui nous avons passé bien des heures à Madrid, à Smyrne, à Constantinople; il nous fallait venir à Saint-Pétersbourg pour le rencontrer après six ans d'absence.

Popaf, le Teniers russe, esquissait avec une naïveté charmante une scène de paysans prenant leur thé; Lavazzari conduisait un araba attelé de bœufs par les rues étroites d'une ville orientale, tandis que Charlemagne, l'artiste qui a fait ces vues si justes et si vraies de Saint-Pétersbourg qu'on peut admirer au vitrage de Daziario, ajoutait de sa propre autorité une île au lac Majeur et la couvrait de constructions féeriques, à ruiner les princes Borromée, malgré leur richesse. Un peu plus loin, Lwoff, le directeur du conservatoire de dessin, illuminait d'un chaud rayon de soleil la place publique de Tiflis. Le prince Maxintoff lançait au galop une escouade de pompiers, vue en raccourci, devant laquelle se rangeaient les drochkys en toute hâte, serrant le mur de leurs roues. Un Italien qui a su donner, dans ses aquarelles si transparentes et si chaudes, l'intérêt du traghetto de la piazzetta, à Venise, au débarcadère de l'Amirauté, faire du canal de Fontanka un dessin qu'eussent signé Canaletto et Guardi, et rendre avec une magie de couleur tout orientale

les magnificences byzantines du Kremlin et de ses églises bariolées, semblables à des pagodes indoues, Premazzi, arrondissait sur d'élégantes colonnes le porche d'un couvent, détachant sa blanche façade sur le fond bleu d'un lac. Hoch, achevant une tête de femme, mêlait au pur type romain aimé de Léopold Robert quelque chose de la grâce de Winterhalter. Rühl, avec une pincée de plombagine et un morceau d'ouate, brochait des Gudin et des Aiwazovsky à la vapeur; Rühl qui, à la fin d'un souper, sait être devant des amis tour à tour Macaluso ou Henri Monnier, à moins que, faisant courir sur le clavier ses doigts si agiles, il ne joue le dernier opéra ou qu'il n'en improvise un autre.

A notre tour, il fallut nous exécuter, car nul profane n'est admis régulièrement dans la société à l'exception de M. Mussard, qu'on dispense de tout dessin en faveur de son goût, de son esprit, de sa science, et à la condition expresse qu'il causera. Une tête au crayon, que quelques fleurettes et brins de paille dans les cheveux pouvaient faire passer pour une Ophélie, fut indulgemment admise comme morceau de réception, et dans le petit cénacle du vendredi, l'on voulut bien ne pas nous traiter en Philistin; à chaque

réunion nous eûmes place au pupitre de peintre, et nos gribouillages allèrent grossir le portefeuille commun.

Cependant Zichy lavait à grande eau son dessin et commençait à y jeter ces jeux d'ombre et de lumière qu'il fait contraster si habilement, lorsqu'on vint annoncer le souper. Un macaroni d'une succulence exquise et d'une saveur locale irréprochable y figurait avec honneur. Un charmant profil d'Italienne, suspendu à la muraille, expliquait peut-être cette perfection classique.

Le lendemain nous reçûmes une lettre de Zichy dans laquelle il nous disait qu'ayant relu *le Roi Candaule*, il avait déchiré son dessin en mille morceaux, — le barbare, le vandale! — En même temps il nous invitait à dîner chez lui, afin de nous montrer en attendant la soupe des choses plus dignes d'être vues et capables de justifier un peu la bonne opinion que nous avions de lui. A la lettre était joint un petit plan de sa main, destiné à nous faire trouver sa maison, précaution qui n'avait rien de superflu, vu notre parfaite ignorance de la langue russe. A l'aide du plan, avec les quatre mots qui forment le fond du dialogue entre l'étranger et l'isvochtchik : *préama* (en avant), *na prava* (à droite), *na leva* (à gauche),

*stoi* (arrête), nous parvinmes heureusement au pont de Vosnesensky, non loin duquel Zichy demeure.

Malgré la réserve que nous nous sommes toujours imposée dans nos voyages, nous introduirons le lecteur avec nous chez Zichy, sans croire abuser de l'hospitalité offerte : si l'on doit s'arrêter sur le seuil du foyer intime, on peut, ce nous semble, entre-bâiller la porte de l'atelier. Zichy nous pardonnera donc de lui amener quelques visiteurs qui n'ont pas été présentés régulièrement.

Tout appartement en Russie commence par une sorte de vestiaire, où chaque survenant se débarrasse de sa pelisse entre les mains du domestique qui l'accroche à un porte-manteau ; puis on se déchausse de ses galoches, comme en Orient on ôte ses babouches à l'entrée de la mosquée et du sélamlick. Le premier plan de savates, qui surprenait si fort les Parisiens dans le tableau de Gérôme, *la Prière des Arnauts*, se rencontre ici dans toutes les antichambres, pour peu que le maître de la maison soit puissant, célèbre ou aimable ; c'est vous dire qu'il y a toujours une corbonnerie abondante au vestiaire de Zichy. Cependant ce jour-là aucune galoches, aucune botte